Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 67 (1938)

Heft: 7

Rubrik: Le scoutisme, méthode d'éducation : causerie faite aux éclaireuses de Fribourg par cheftaine Laure Dupraz (St-Nicolas, Fribourg) [suite]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

l'étude et les répétitions des chants. Partout se rencontre un dévoûment bien compris, soit dans la préparation de la fête proprement dite des Céciliennes, soit pour la réussite de l'œuvre : Saint Martin de Tours.

Les scènes se passent dans le ciel. Les Saints du pays et d'autres aussi évoluent autour de saint Martin. Les différents épisodes de la vie de notre glorieux Patron sont présentés au public avec art dans une suite de tableaux, création de notre metteur en scène : enfance avec ballet des « Scholares », petits miliciens, sa vie de soldat, de moine, d'évêque avec ballet des « Escholiers », sa mort, son patronage.

Dans tout cela, nous voyons les faits de l'histoire et les miracles les plus saisissants.

Tous les obstacles sont franchis pour mener à bien cette œuvre d'envergure. Acteurs, chanteurs et figurants donnent satisfaction à leurs dirigeants.

La partition musicale de M. le chanoine Bovet fait la joie des chanteurs, des chanteuses et de leur dévoué Directeur. Elle comprend vingt numéros : chœurs mixtes, chœurs d'hommes et soli.

Lundi, 2 mai, première exécution de saint Martin de Tours, lors de la réunion des Céciliennes l'après-midi, dans la cantine aménagée à cet effet. Seconde représentation, jeudi, 5 mai, à 14 h. 30. Il y aura d'autres représentations dans la seconde quinzaine de mai et au commencement de juin. Le public en sera informé à temps.

Belle occasion pour les maîtres et maîtresses d'organiser une promenade scolaire avec but : audition de Saint Martin de Tours. J. L. D.

Le scoutisme, méthode d'éducation.

Causerie faite aux éclaireuses de Fribourg par cheftaine Laure Dupraz (St-Nicolas, Fribourg).

(Suite.)

2. Méthode éducative du scoutisme.

Tel est donc le but du mouvement : Servir. *Comment s'y prendre pour inculquer cet idéal aux scouts ?* Tout d'abord et tout simplement par le procédé de la répétition. Chaque jour, le scout doit rendre un service à autrui et faire ce qu'on appelle une B. A. A force d'exiger cela, on finira, en tapant à tout petits coups répétés, par enfoncer profondément le clou. Cette Bonne Action, cette B. A., c'est quelque chose que l'on s'impose volontairement, un service rendu alors qu'il ne serait pas nécessaire de le rendre, c'est une réponse à la question : Que pourrais-je faire pour faire plaisir ? Etudier ses leçons, faire ses devoirs, manger sa soupe, ne répond pas à l'exigence de la B. A. — ceci rentre dans le cadre du devoir quotidien — tandis que la B. A. est un service pratique, volontaire. Je dirais presque, c'est un superflu qu'on s'impose nécessairement. (Une parenthèse : Ne croyez pas qu'ayant fait sa B. A., le scout estime qu'il soit dégagé de son devoir envers autrui et envers les siens. Il doit se rappeler l'art. 3 de la loi : « Le scout se rend utile et il aide son prochain », article dont l'application ne connaît pas de réserves. Il doit penser aussi que le devoir du scout commence à la maison.)

L'uniforme est là pour rappeler aux scouts cette préoccupation fondamentale. Baden-Powell dit aux louveteaux :

« Vous êtes comme un soldat ou un marin qui porte l'uniforme du roi. Rappelez-vous comment ces vaillants ont été blessés, comment ils ont souffert, comment beaucoup d'entre eux ont donné leur vie, simplement pour faire leur devoir, sans égard aux souffrances que cela leur occasionnait.

« Vous aussi, vous pouvez montrer que, comme louveteau, vous savez vous attacher à votre devoir et le faire quoi qu'il vous en coûte et quand même cela mettrait votre vie en danger. Peu importe. » *(Louv.*, p. 58.)

— Et veuillez me permettre de vous expliquer rapidement la signification de l'uniforme scout. Lui aussi nous rappelle la grande idée : Servir. Je ne parle pas de la ceinture dont la boucle porte la devise du mouvement : « Toujours prêt », ou « toujours prête ». Mais vous aurez peut-être été surpris de me voir vous adresser la parole, les manches retroussées. Ceci a un sens : dès que le scout est de service — comme je le suis ce soir avec plaisir — il relève ses manches pour dire qu'il est prêt à faire immédiatement le travail demandé. Le foulard est là pour qu'en cas d'accident, le scout ait sous la main une pièce d'étoffe pour bander une entorse, mettre un bras en écharpe... Il est là aussi pour lui rappeler par un nœud la B. A. à faire pour le prochain. Le large chapeau doit abriter du soleil, mais surtout de la pluie : grâce à ses larges bords, l'eau ne « dégouline » pas dans le cou du scout, et ainsi, le protégeant contre les éléments, son chapeau lui rappelle que, par tous les temps, il doit rendre au prochain le service suivant : lui alléger l'existence et le rendre content en étant toujours de bonne humeur. J'ajouterai à cela ce que disait le P. Sevin, lors de son passage à Fribourg, en novembre dernier : la croix que porte le scout est autre chose qu'un simple insigne ; elle lui rappelle qu'il s'est croisé volontairement et qu'il a pris la croix pour les autres.

— Nous nous bornerons finalement ici à faire simplement mention de la promesse que fait le scout, promesse à laquelle il doit se préparer sérieusement par la réflexion et le service du prochain, et par laquelle il s'engage sur l'honneur — avec la grâce de Dieu — à faire tout son possible pour servir Dieu, l'Eglise, la famille, la patrie, aider son prochain en tout temps, obéir à la loi de l'éclaireur.

Mentionnons encore le salut : les 3 doigts, index, médius, annulaire dressés, rappellent les 3 points de la promesse, l'extrémité du pouce recouvre le petit doigt replié, car « le fort protège le faible ».

3. Qualités scoutes.

Mais les enthousiasmes les plus ardents, les bonnes volontés les plus généreuses ne suffisent pas. Si on veut pouvoir donner, il faut posséder ou acquérir. Si on veut que la lampe brûle, il faut lui donner de l'huile. Soyons plus modernes, si on désire que la pile fonctionne, il faut lui donner de l'eau acidulée. Si vous voulez *servir*, il faut vous mettre en état de servir et c'est pour cela que Baden-Powell propose comme but immédiat à ceux qui le suivent l'accroissement maximum de la valeur de l'individu. Plus un scout représentera de valeur, ou si vous voulez, plus il sera un potentiel élevé de valeur, plus il pourra aider ses frères. Il s'agira donc de développer au maximum chez lui, en vue du service, toutes ses qualités, les qualités morales, intellectuelles et — chose qui parfois surprend au premier abord — les qualités physiques.

Commençons, si vous le voulez bien, par les qualités morales. Le scout veut que son prochain compte sur lui : alors qu'il ne le trompe jamais, ni en paroles,

ni en actes. Que sa loyauté ne soit jamais en défaut. Ceci est la base de toute relation sociale, c'est le premier article de la loi, de cette loi que tout scout doit connaître par cœur, mais surtout doit vivre et qui s'exprime ainsi chez les éclaireuses : « L'éclaireuse n'a qu'une parole. » Si le scout trompe, il se met lui-même hors la loi, il n'est plus éclaireur.

Allons plus loin. Si le prochain compte sur l'éclaireur, qu'il sache que le scout ne triche jamais avec la consigne donnée, avec le devoir imposé. Ce qui doit être fait sera fait en temps et lieu voulus. De plus « celui qui imite les chevaliers doit être fidèle à ses supérieurs, quels qu'ils soient, officiers ou patrons. Il doit leur rester attaché envers et contre tout : c'est un de ses devoirs, et s'il ne pense pas pouvoir l'observer, il doit alors quitter sa place pour peu qu'il lui reste de l'honneur ». *(Er.*, p. 237.) Deuxième article de la loi : « L'éclaireuse est fidèle à son devoir. » Les deux premiers articles de la loi postulent donc franchise, loyauté, fidélité.

Mais à ces qualités fondamentales doivent s'en ajouter d'autres : le scout doit avoir en lui la *bonté*, pas une bonté quelconque, mais celle dont Bossuet a dit : « Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes [1]. » Je ne veux pas développer longuement ici les art. 3, 4, 5, 6, qui imposent à l'éclaireuse de se montrer vraiment bonne pour ceux qui l'entourent.

Art. 3. « L'éclaireuse se rend utile et aide son prochain. » Article qui constitue l'épine dorsale du système.

Art. 4. « L'éclaireuse est l'amie de tous et la sœur de toutes les autres éclaireuses. » Elle n'est pas snob, dit un chef anglais commentant cet article. « Le snob est celui qui méprise ceux qui sont plus pauvres que lui, ou qui, plus pauvre, jalouse les plus riches. » (Cit. dans *Scoutisme*, p. 35.) Pour Baden-Powell, on n'a pas le droit de se croire plus que les autres du fait qu'on est né tel ou tel, ou dans telles et telles conditions. Il dit : « Ne vous imaginez pas que vous possédiez des droits dans ce monde, à l'exception de ceux que vous avez réellement gagnés. Vous avez le droit d'exiger qu'on vous croie, si vous dites toujours la vérité, et vous avez le droit d'aller en prison si vous vous mettez à voler. Mais il y a une quantité de gens qui s'en vont parlant très haut de leurs droits sans avoir jamais rien fait pour les acquérir. Faites votre devoir d'abord, vos droits seront reconnus ensuite. *(Er.*, p. 240.) »

Art. 5. « L'éclaireuse est courtoise. » N'a-t-on pas dit que la politesse est la fleur de la charité ?

Art. 6. « L'éclaireuse est bonne envers les animaux. » Cet article n'évoque-t-il pas la grande figure de saint François d'Assise dont Joergensen nous dit : « Tendrement, à Greccio, on le voyait se pencher sur les petits de « notre frère le rouge-gorge » ; à Sienne, il bâtissait lui-même des nids pour les tourterelles [2]. » Mais ce n'est pas tout d'être bon : pour pouvoir l'être pleinement et vraiment, il faut être *trempé*, c'est-à-dire se montrer viril, savoir renoncer à soi-même ; pour cela, le scout doit se soumettre à un apprentissage qui dure toute la vie. Et l'un des meilleurs exercices pour atteindre ce but est constitué par l'obéissance immédiate, joyeuse, cette obéissance qui constitue le devoir d'état du louveteau.

[1] Bossuet, *Œuvres choisies*, Calvet, p. 500.
[2] Joergensen, *Saint François d'Assise*, p. 464.

Celui qui sait vraiment obéir n'est pas encombré de son « moi ». A l'appel, presque automatiquement, il répond « présent ». Baden-Powell dit : « Un gaillard qui a l'habitude d'obéir tout de suite quoi qu'il en coûte, quand vous lui demanderez quelque chose en service actif, si grand que soit le danger, il marchera. Un autre qui n'aura jamais appris à obéir, tremblera et se fera traiter de lâche même par ses amis. » *(Er.*, p. 22.) De là, l'art. 7 de la loi : « L'éclaireuse sait obéir. »

Mais pour développer l'endurance morale, Baden-Powell soumet le scout à plus rude école encore. Il n'hésite pas à demander la bonne humeur continuelle, le sourire, même dans les difficultés. Et à voir l'insistance qu'il apporte à ce point, on sent que c'est là pour lui une des pièces maîtresses du système. Il ne se lasse pas d'y revenir. Une de ses premières leçons aux louveteaux, à ces gamins de six ans, est pour leur dire : « Un louveteau éclaireur doit toujours être souriant. Même si vous n'avez pas le cœur à sourire — et quelquefois vous aurez plutôt envie de pleurer — rappelez-vous ceci : Les louveteaux ne pleurent jamais. En fait, les louveteaux sourient toujours, et quand ils sont dans une situation difficile, en face d'un danger, ou bien quand ils souffrent, les coins de leur bouche se relèvent et ils tiennent le coup. » *(Louv.*, p. 34.) D'où la formule de passe des scouts : « Relève tes coins » au lieu de : « Allons, courage. » Le même conseil est donné aux éclaireurs avec plus d'humour : « Un éclaireur ne grogne jamais quand quelque chose lui paraît dur ; il ne ricane pas et n'insulte pas ses camarades quand il a été battu par eux. Il siffle et sourit. Quand vous manquez un train, ou que l'on vous marche sur un cor — ça ne veut pas dire qu'un éclaireur doive avoir des cors — ou dans d'autres circonstances ennuyeuses, forcez-vous à sourire tout de suite, puis sifflez un air et ce sera passé. » *(Er.*, p. 37.)

Et cette bonne humeur, il serait facile de le montrer, est autre chose que l'entrain qui fait rechercher les joyeux compagnons. Cette bonne humeur est celle de l'optimiste qui a *conquis* son optimisme, qui tient malgré tout, contre vents et marées, qui se rappelle, selon un proverbe anglais, que tout nuage noir a sa doublure d'argent, de l'optimiste, dis-je, qui, à tout prix, cherche dans les gens et les choses le « bon bout », qui sait qu' « il y a 5 % de bien même dans les plus mauvais caractères ». *(G. C. E.*, p. 11.) Et tout ceci se résume dans l'art. 8 de la loi, sous la simple expression : « L'éclaireuse montre toujours de la bonne humeur, même dans les difficultés. »

Si le scout veut être maître de soi, il ne doit pas s'abandonner aux impulsions des circonstances et avoir perpétuellement besoin d'un concours extérieur pour ses distractions. Il n'a pas besoin de dépenser de grosses sommes pour ses amusements. Il fait mieux de garder son argent pour ne pas être à charge aux autres et pour venir en aide à son prochain. Mais l'argent n'est pas la seule richesse que nous ayons en mains : le temps, c'est de l'argent. Il faut donc aussi savoir économiser son temps, ou plutôt tirer le maximum de rendement du temps que l'on a à disposition : donc avoir le goût d'apprendre, le goût du travail rapidement fait et sur lequel il n'y a plus à revenir parce qu'il est bien fait. La question de l'organisation des loisirs préoccupe vivement Baden-Powell. Nous ne faisons que rappeler les passages qu'il consacre *(R. S.*, p. 59) à la nécessité d'avoir un « dada » pour remplir avec plaisir et profit les heures de liberté. Ceci trouve son expression dans l'art. 9 de la loi : « L'éclaireuse est laborieuse et économe. »

Mais il y a plus : si le scout veut vraiment se donner de tout son cœur aux autres, il y a un ordre de sollicitations auxquelles il doit se refuser. N'allongeons pas et énonçons l'art. 10 de la loi : « L'éclaireuse est pure dans ses pensées, ses paroles et ses actes. »

Venons-en maintenant aux qualités intellectuelles. Pour aider autrui, il ne suffit pas d'attendre l'appel au secours, il faut savoir le prévenir. Mais ceci suppose un *don d'observation* exercé : il faut voir qu'on a besoin de vous, il faut voir ce qu'on pourrait faire, il faut voir que telle personne aura besoin d'aide pour descendre du tram, il faut pressentir que telle personne âgée redoute de traverser tel carrefour encombré, toutes choses qui impliquent, en plus de l'observation, la *déduction*. Il faut savoir se débrouiller en pays inconnu, trouver son chemin. Il faudra savoir demander des renseignements, les transmettre correctement. Il faudra savoir présenter un rapport de façon claire, précise et pour cela se rappeler nettement toutes les circonstances : de là la nécessité de développer sa mémoire. Il y aura peut-être lieu de s'exprimer en public. Il faut également apprendre à se concentrer, à faire le silence en soi. Dès lors, pour aider autrui, nous sommes dans l'obligation de développer nos facultés intellectuelles.

Mais si le scout veut rendre service à autrui, il ne suffit pas toujours qu'il sache beaucoup de choses et qu'il soit un noble cœur. Evidemment, il sera porté par sa générosité à venir à l'aide de son prochain, mais il en sera parfois incapable. Rappelons nos propres souvenirs : n'y a-t-il pas eu des cas dans notre vie où nous nous sommes sentis embarrassés, peut-être gauches ou maladroits, où nous ne savions pas que faire de nos deux mains et de nos dix doigts, et où, malheureux de notre attitude, nous aurions volontiers fait disparaître nos bras derrière notre dos ? N'est-il pas arrivé que nous aurions bien donné quelque chose pour savoir comment « empoigner » adroitement et rapidement une personne qui venait de prendre mal à l'église, ou pour savoir comment nous pourrions aider tel opéré à remonter sur ses coussins sans ajouter à ses souffrances ? Evidemment, ce n'est pas très difficile, mais encore faut-il savoir le faire ! Eh bien ! développer son adresse, son activité manuelle, voilà encore un champ d'activité pour celui qui veut servir les autres.

Il y a plus. Si par notre faute, nous laissons notre santé s'altérer, si nous ne veillons pas à l'entretenir, lorsque l'appel au secours retentira, lorsque, peut-être, la patrie aura besoin de nous, nous ne serons plus assez en forme pour lui répondre. Le scout a donc le devoir de pratiquer une saine hygiène. Dès lors, si « ne s'écouter jamais » est un article de la loi du petit louveteau, il apprend déjà, lui aussi, le petit bonhomme, tout ce qu'il faut faire non seulement « pour être fort comme les Gourkas ou les Japonais, mais encore pour devenir grand et se procurer beaucoup de bon sang ». Baden-Powell insiste sur la nécessité d'attirer l'attention des petits sur la bonne manière de respirer, sur les soins à donner aux ongles, aux dents, et ceci en vue d'assurer à la volonté un corps qui soit souple, docile, résistant au lieu de lui être une charge et une entrave. Il répète : « Pour s'acquitter de tous les devoirs d'un éclaireur, il faut être robuste, actif et en bonne santé. » (*Er.*, p. 28.)

4. Moyens scouts d'éducation.

Et maintenant, quels *moyens* Baden-Powell emploiera-t-il pour développer les qualités que nous avons reconnues indispensables à celui qui veut servir ? Ici nous rencontrons l'intuition merveilleuse du chef scout. Il a en quelque façon pris conscience que les individus qu'il a à éduquer sont à la fois corps et âme, ne sont pas simplement des corps auxquels de façon ou d'une autre se juxtapose une âme, ou simplement une âme à laquelle un corps est relié tant bien que mal. Sans que nous trouvions chez lui de théorie à ce sujet, nous sommes amenés à conclure que Baden-Powell — sans faire à l'usage de ses lecteurs de psychologie

spéculative — a senti intuitivement ce que comprend celui qui est éducateur-né, c'est que l'être humain est une *unité*, et qu'on ne peut séparer en lui l'ange et la bête, pour prendre les termes de Pascal. Dès lors les exercices que Baden-Powell fait faire à ses scouts sont des exercices qui s'adressent à l'être tout entier et qui les occupent à la fois corps et esprit. Baden-Powell sait que les enfants ne sont pas faits pour l'immobilité. Il nous rapporte les paroles d'un auteur anglais : « D'après l'opinion publique du royaume des garçons, rester assis en chambre devant un pupitre pendant quatre heures par jour est une triste perte de temps et de lumière solaire. Quelqu'un a-t-il jamais vu un garçon, un garçon normal, en santé, prier son père de lui acheter un pupitre ? Ou quelqu'un a-t-il jamais connu un garçon à l'air libre qui soit allé demander à sa mère la permission de rester assis avec elle au salon ? » (*G. C. E.*, p. 31.)

Mais Baden-Powell sait aussi qu'il ne faut pas simplement abandonner les enfants à leur besoin de mouvement, à leur besoin de faire du tapage, mais que ce besoin de dépense d'activité physique doit être canalisé, dirigé, discipliné somme toute, c'est-à-dire soumis à une règle qui crée l'intérêt et donne un sens à cette activité ; c'est-à-dire que, pour développer l'enfant tout entier, Baden-Powell ne voit pas de meilleur moyen que le *jeu* et nous tombons ici dans une autre définition du scoutisme : « C'est un jeu dans lequel des frères ou des sœurs aînés ont l'occasion de procurer à leurs cadets un milieu sain, et de les encourager à une activité saine qui puisse les aider à développer leur civisme. » (*G. C. E.*, p. 13.) Mais ne nous trompons pas sur le sens du mot *jeu*. Par suite de certains malentendus, de certaines maladresses, on a identifié parfois le jeu avec la simple amusette, le passe-temps banal. On s'est élevé avec véhémence contre une pédagogie qui veut instruire l'enfant en l'amusant. (Et je conçois cela mieux que personne : la vie n'est pas faite pour s'amuser.) Mais si on entend le jeu au sens de Baden-Powell, je crois qu'il est impossible de ne pas se rallier à sa façon de voir, car le jeu, chez lui, réclame un effort, un effort soutenu, fourni par la personne tout entière, mais fourni au nom d'un intérêt, en vue d'obtenir un but déterminé, justifiant cet effort. Pour me faire mieux comprendre, je me permettrai de rapprocher le sens du mot « jeu », tel que nous l'avons ici, de celui du mot jeu appliqué aux mystères du moyen âge. Le jeu de Jedermann — représentation de l'homme aux prises avec la mort — n'a rien de futile. Je rappellerai ici encore Bossuet dans sa méditation sur la brièveté de la vie. « Je ne suis rien ; ce petit intervalle de temps n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre ; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien ~~petite~~ en ce monde, et si peu considérable que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici... [1] » « Votre vie est un jeu sous le regard de Dieu », dit Calderon, dans *Le grand théâtre du Monde*. Or, ces mots de théâtre, de comédie, de partie, de jeu, n'ont certes rien de frivole sous la plume des auteurs cités. Et à lire Baden-Powell, nous finissons par comprendre ce qu'il veut dire en répétant l'affirmation paradoxale : « Jouer, c'est faire ce qu'on doit avec plaisir ; travailler, c'est le faire parce qu'on y est contraint. » Le jeu, c'est ce que l'on fait volontiers, parce que le jeu s'adresse à l'activité intégrale.

Vous me direz peut-être que cette méthode est chimérique, car dans la vie il est impossible de trouver toujours et partout un intérêt passionnant. Oui, dans la vie, il y a des choses ennuyeuses en soi, et beaucoup de choses ennuyeuses en

[1] Bossuet, *Œuvres choisies*, Calvet, p. 5.

soi à faire. Mais n'est-ce pas parce que nous ne les prenons pas par le « bon bout », et n'est-il pas possible d'opérer un transfert d'intérêt ? Telle chose en soi n'est pas intéressante ; créons autour d'elle un halo qui la rende attirante ; réfléchissons que cette besogne ingrate, ce devoir assommant est, sous une forme ou sous une autre, utile à quelqu'un, et le service d'autrui irradiera toutes choses sous la lumière de la charité. Allons plus haut. Nous, catholiques, pensons à fond et jusqu'au bout la pensée de Baden-Powell : nous nous trouvons alors en face du dogme de la communion des saints, et tout en ce bas monde devient intéressant, et passionnément intéressant, car tout peut devenir utile, peut, par une généreuse offrande, concourir au bien des âmes pour lesquelles le Fils de Dieu s'est fait chair et a habité parmi nous. Et ainsi la vie est un jeu. Et nous comprenons le conseil de Baden-Powell : « Sois un joueur dans l'équipe de Dieu. »

Demain, il vous sera parlé de manière intéressante du jeu scout. Je voudrais me borner ici à l'un ou l'autre exemple : le scout n'apprend pas à faire des bandages pour faire des bandages, des nœuds pour faire des nœuds ; mais on fait des jeux de secouristes : on est une équipe de sauveteurs dans tel sinistre... L'imagination de l'enfant trouve donc son compte à ce travail. Il apprend le Morse, mais il l'apprend avec ses doigts, avec ses paupières, exercice de concentration intérieure, mais qui s'exprime à travers la personne tout entière. Il fait de la gymnastique, mais s'occupe intérieurement. Il fait plus que compter ses mouvements. L'exercice de gymnastique devient une prière. La profonde inclination s'accompagne de l'affirmation : « Mon Dieu, je suis à vous de la tête aux pieds. » Le mouvement circulaire des bras de gauche à droite et de droite à gauche est accompagné d'une supplication pour le prochain : « Mon Dieu, bénissez mes parents, mes amis, ceux que j'aime. » Et nous pourrions donner d'autres exemples. (Arrêtons-nous ici et demandons-nous si, toutes proportions gardées, Baden-Powell fait autre chose que l'Eglise, lorsque, sous la forme du culte extérieur, elle impose à nos corps la participation à la vie religieuse.)

Le jeu scout doit se jouer avec beaucoup de discipline. Il faut se soumettre aux règles du jeu et qui triche est immédiatement disqualifié. On ne perd pas son temps en contestations : qui a essayé de tricher est hors du jeu.

(A suivre.)

Est-ce un sacrifice ?

S'il est un devoir de charité humaine qu'il faille mettre au tout premier plan, c'est bien celui que nous avons à l'égard des infirmes et des anormaux. Songeons aux souffrances de nos frères estropiés, arriérés, épileptiques, sourds ou aveugles et à l'angoisse des leurs s'ils ne peuvent leur assurer les soins nécessaires. Un cœur à la bonne place ne peut rester insensible devant le fait que tous les biens dont il jouit sont refusés à d'autres.

A tous ces déshérités, il faut apporter avec cet amour clairvoyant qui agit à bon escient et sans se laisser décourager le réconfort moral qui leur aidera à supporter leur triste sort. Mais il faut aussi leur donner la possibilité, lorsqu'ils sont encore jeunes et susceptibles de se développer, de recevoir les soins et l'éducation appropriés à leur état, puis d'apprendre un métier qui les incorporera dans la mesure du possible à la vie du pays. Aurions-nous le droit de nous